

Les symbolistes se croiraient déshonorés s'ils employaient un mot dans son sens ordinaire.

Ce que signifie le mot dans le langage vulgaire et courant, ils s'en soucient comme d'une guigne; pour eux, il doit évoquer telle ou telle chose que rappelle soit sa sonorité, soit les affinités plus ou moins lointaines qu'il a, avec cette même chose.

Quand Boileau appelait un chat, un chat et Rollet un fripon, personne ne supposait — j'imagine — qu'en écrivant le mot chat il voulait faire une allusion discrète à l'éléphant et qu'en traitant Rollet de fripon, il entrât dans sa pensée de le représenter comme un honnête homme.

Mais Boileau était — tout simplement de son temps : il n'était pas symboliste.

Ah! s'il eût été symboliste!

Pour rendre la démonstration symbolique plus facile (elle en a un fier besoin!) les adeptes prétendent que le son peut se traduire en couleur et la couleur en son.

Les voyelles ont leurs couleurs : aveugles ceux qui ne les voient point.

A est noir; E blanc; I bleu; O rouge; U jaune.

Arthur Rimbaud, le même qui a fait jaillir de son cerveau ce vers immense :

Avec l'assentiment des grands héliotropes!

a été conspué pour avoir prétendu que U était vert.

Le sens des couleurs lui faisait — paraît-il — autant défaut que le sens commun.

Il est bien entendu qu'à côté des couleurs, il y a les demi-teintes, les teintes intermédiaires : si le mot *triomphe* — par exemple — est pourpre, d'un pourpre de sang, le mot *renou-cule* est rose, d'un rose ingénu.

Adolescence est bleu pâle, *miséricorde* bleu foncé, *vieillesse* est nécessairement noir et je ne serais pas étonné que *mariage* fût jaune.

A l'égard du son, A éveille l'idée des orgues; E de la harpe; I des violons; O des cuivres; U des flûtes.

Ceux qui n'entendent pas cette musique peuvent se flatter d'être sourds comme des tupins.

Pour moi, profane, j'avoue que la lettre A me traduit — de préférence — la plainte d'un monsieur à qui l'on marche sur le pied, ou le cri d'un enfant auquel sa nourrice donne la fessée.

D'orgues et de violons, de bleus et de noirs, je n'en vois point là-dedans, sauf les noirs ou les bleus qui pourraient se produire sur le pied du monsieur ou la fesse de l'enfant : ceux-là — que je sache — n'ont rien de symbolique.

Aux sonorités et aux couleurs des mots, les symbolistes ajoutent des odeurs spéciales : les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

L'oreille, l'œil et le nez sont également satisfaits.

Il est des mots qui sentent le musc, l'ambre, d'autres le benjoin, l'encens : j'en connais qui — pour avoir une signification propre — ne sentent certainement pas la rose.

Seuls les nez symbolistes ont le privilège de humer ces parfums énigmatiques et cachés.

M. Noël Loumo — dans ses *Vers de couleur* — a composé une symphonie florale, qui passe pour le modèle du genre.

On y retrouve le dessus du panier des images symboliques, délicatement enchassées dans les notes dont Gui d'Arezzo fut l'inventeur :

O-chis ineffeuillé! Jacinthe purulente!
Gamme jaune au la vert, d'orange diézé!
Squelette de fakir par Djaggernaut baisé,
Ophris perlant dans l'ombre une trille utulante!

Cyclamen querelleur, nimbé d'un rêve clair,
Recueillement poudreux du pic et de l'éclair,
Ciel moerent aigretté d'une estompe de mauve,
Remembrances d'un cœur qui sait l'idéal fauve!

Sous l'ut lilas du ciel, couvercle
Étalant ses aigres saignées,
Dans l'orbe immense de son cercle
Passe un vol pourri d'araignées!

Dégustez-moi cela, lentement, béatement, comme on déguste un cru fameux et... vous m'en direz des nouvelles.

Pour moi, le *vol pourri d'araignées* me semble chose exquise : ces araignées-là me font oublier toutes celles qui se promènent au plafond de l'auteur.

Si vous n'êtes pas trop ahuris, nous passerons à une appréciation de la peinture moderne par M. Jean Moréas qui est le grand maître du Symbolisme, comme M. René Ghill est celui du Décadentisme :

Tantôt trois lustres sous la victorieuse oriflamme d'Edouard Manet, de hardis capitaines et sergent, de bataille, parmi lesquels il faut citer au premier rang, Camille Pissarro, Degas, Renoir et Claude Monet mettaient en vastation l'antique domaine des Cabanel, Bouguereau, Benjamin Constant et autres mascareurs de toiles.

Le hours fut impétueux aux sons des horties et des épines : bibliques pauvresses à la chair atramentée, Abrahams tintalorisés, Jésus à barboire de droguiste, cardinaux concilipètes, Martyrs fustes et hagards, Mercenaires caterves, Madones mammallement scandaleuses, Titans halbrenés, Vénus napeuses, Nymphes tubides, Napoléons de banlieue, tous les carême-prenants du quai Malaquais, de bleu de Prusse et de bitume et de terre de Siègne croustelevés, par delà les chevaux et les cadres, mordus de terreur panique, s'en furent.

Ceux qui aiment l'image sont servis à souhait : on en a mis partout!

M. Jean Moréas finit cependant par proclamer la souveraineté de Puvis de Chavannes, dont l'œuvre « hors les parvités de l'impression, s'essore parmi les halos coruscants du Pur Symbole. »

Palsambleu! voilà M. Puvis de Chavannes bien jugé, et s'il n'est pas fier de figurer parmi « les halos coruscants du Pur Symbole » je ne sais pas trop ce qu'il attend de la postérité!

Après les peintres, écoutez chanter la gloire des poètes :

Ceux-là ne verront pas s'éteindre les puissances
De leur indéfectible azur, où se joignit
L'éclatante blondeur des Saintes Nitescences!

Les saintes Nitescences! je crois — en vérité — revenir de la foire de Beaucaire de la poésie.

Les Symbolistes se vantent de préparer les *éléments foetusiens* de la grande littérature du vingtième siècle : la génération qui suivra celle-ci, va bien étonner le monde.

Voulez-vous savoir — maintenant — comment un Symboliste apprécie le style d'un de ses congénères?

Il s'agit de la prose de M. Félix Fénéon :

Tour à tour concise et dissolue, orbiculaire et acérée, par les substantifs en rimbambelles, par les adjectifs qui se haussent, par les tropes à pire-volet, simarre flottante, cuirasse close, tacle courte, haut bouclier, vers le verbe expectant la phrase court.

Et c'est toujours ainsi qu'elle court — la phrase — que vous la prenez dans l'œuvre de M. Fénéon ou dans les productions de MM. Adoré Flouquette, Anatole Béju et Noël Loumo, les trois anabaptistes de la nouvelle religion.

Il y a — à notre Faculté des lettres — un cours d'*Egyptologie*, suivi par un unique étudiant, dont la persévérance est bien faite pour réjouir les mânes de feu Champollion.

J'en prends à témoin ce bon jeune homme, certain qu'il ne me démentira pas : les hiéroglyphes des Pharaons sont plus faciles à expliquer que les rébus de nos Symbolistes.

Des mots, encore des mots, toujours des mots!

Et si vous tenez absolument à celui de la fin, je le cueille — à point nommé — dans une nouvelle signée d'un des Maîtres, ci-dessus désignés.

Il est question de deux nouveaux mariés qui sont allés faire leur voyage de noces en Suisse :

« Le couple se sonde l'âme aux oscillations des railways helvétiques, glissant contre les sucreries des monts, l'angélique des lacs et les chants sirupeux des cascades. »

Après cet admirable symbole de la lune de miel, il ne me reste plus qu'à tirer prudemment le rideau!

Pierre BATAILLE.

NOS THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE

Le Grand-Théâtre a donné jeudi la première représentation de la *Basoche*, opéra comique en trois actes, paroles d'Albert Carré, musique de M. André Messager.

Une première représentation six semaines après l'ouverture de l'année théâtrale est un événement qu'il faut marquer d'une pierre blanche.

C'est à la suppression des débuts que nous devons de ne pas avoir été condamnés pendant trois ou quatre mois à n'avoir d'autre spectacle que celui du vieux répertoire composé de chefs-d'œuvre, sans doute, mais trop connus pour offrir un grand intérêt.

Il fallait autrefois attendre que la troupe fut au grand complet, pour mettre à l'étude un opéra nouveau. Cette année — les débuts supprimés — on a pu, peu de jours après l'ouverture, s'occuper d'étudier la *Basoche*, c'est, on le voit, tout profit pour le public.

Le livret de la *Basoche* est celui d'une simple opérette. Ce n'est point une critique que je formule, car pour moi :

Tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux.

J'estime que ce qu'on va chercher au théâtre c'est la distraction avant tout, lorsque ce but est atteint, on aurait tort de se plaindre.

Le livret de M. Albert Carré — qui repose sur un quiproquo — est gai et spirituel, et — ce qui est excellent à la santé — il dilate la rate.

M. André Messager, lui, en revanche, n'a pas écrit une musique d'opérette, il a eu une ambition plus élevée. Sa partition est étudiée, fouillée, et il y a dans l'orchestration des passages fort remarquables, comme par exemple, pour n'en citer qu'un, l'entr'acte précédant le lever du rideau au troisième acte. Cet entr'acte a soulevé, à la première représentation, d'unanimes applaudissements. L'orchestre a dû le répéter. Je suis convaincu qu'il en sera de même à toutes les représentations de la *Basoche*.

La direction a mis au service de l'opéra de M. Messager, ses meilleurs artistes : MM. Gandubert, Hyacinthe, Falchiéri, M^{mes} Verheyden et Doux. C'est dire que l'interprétation est bonne dans son ensemble.

Comptant à bon droit sur un succès — et le succès de la *Basoche* a été très grand à Paris — la direction n'a pas reculé devant les dépenses. La mise en scène — très bien réglée entre parenthèses — est fort belle. Les costumes sont tout battants neufs, et M. Le Goff a brossé trois décors.

Très certainement la *Basoche* est appelée à faire une série de fructueuses recettes. M. Poncet — ce dont je le félicite — qui a semé sans compter, à la perspective agréable d'une belle récolte. En fait de théâtre, je l'ai dit souvent, il importe qu'un directeur ne lésine pas. Une pièce nouvelle est une partie,